

POUR UNE PHARMACOLOGIE DE L'ESPRIT

A propos de l'œuvre de Bernard STIEGLER :

I - VUE PANORAMIQUE DE L'ŒUVRE : Réhabiliter, recomposer et redéployer la valeur « esprit » dont Paul Valéry craignait l'affaïssement... en 1929.

II - RE-PENSER LES PRATIQUES SOCIALES AVEC B. STIEGLER : Premiers éléments.

Par Bruno TRICOIRE

KAIROS kairos.nantes@wanadoo.fr

Présentation

Le constat paraît sans appel : les effets conjugués de la dégradation des conditions de vie ('misère économique'), des motifs et obligations du vivre ensemble ('misère symbolique'), des exigences de la pensée ('misère spirituelle') produisent avilissement et bêtise généralisés ; ils risquent de nous conduire à l'effondrement, voire à une guerre totale.

Si un sursaut est encore possible, il passe par une lutte de l'esprit contre lui-même, par une « révolution axiomatique » capable – à partir et au-delà de ce qui est – de concevoir ce qui n'est pas, d'en avoir le souci, d'en prendre soin.

Une telle « écologie de l'esprit » doit 'faire' avec la composition des tendances, avec les contradictions : d'où sa condition « pharmacologique », non réductible à l'opposition ou à la résistance. C'est dans la conjugaison du **et** - « ... à la fois conjonctif et disjonctif - que se constitue, je crois, l'esprit même », écrit B. STIEGLER.

La 1^{ère} partie présente une vue panoramique de son œuvre - suivie d'une bibliographie. L'exposé des concepts essentiels fera apparaître, je l'espère, son intérêt majeur pour la pensée complexe. Tant pour ses résonances multiples avec « La Méthode » d'E. MORIN qu'avec les finalités du penser / agir, de l'inséparabilité de la pragmatique et de l'épistémique (J-L. LE MOIGNE).

La 2^{ème} partie tente, à partir de ma propre expérience du terrain social, de traduire l'extrême importance des travaux de B. STIEGLER pour les praticiens du Travail Social, ces travailleurs de l'ombre situés au cœur des violences et chargés d'en résoudre le problème... à la condition de ne pas le poser.

I. Pour une pharmacologie de l'esprit » A propos de l'œuvre de Bernard STIEGLER .

Préambule

Je m'étais – imprudemment – étonné de ne pas voir Bernard STIEGLER compter en référence majeure de la pensée complexe. Je fus alors convié par Jean-Louis LE MOIGNE à combler ce retard : impossible, donc, de ne pas assumer mon imprudence !

Je savais l'importance de la tâche tant l'œuvre de B. STIEGLER (quelques 20 livres à ce jour), tout comme l'univers, procède et progresse par expansions, et tant son corpus conceptuel, véritable cathédrale en construction à la manière d'E. MORIN, ne cède rien à la facilité. Si vous voulez le suivre dans son ascension, ne prenez pas avec insouciance le sillage de la première course, même si la route paraît facile et le sommet en vue : vous risquez l'asphyxie dès les premiers lacets ! Il vous faudra d'abord vous entraîner, patiemment, progressivement, sans relâcher l'effort : alors, peu à peu, vous aurez l'impression de mieux respirer ; des difficultés, hier insurmontables, vous paraîtront

faciles. Et surtout, si vous avez du ‘cœur à l’ouvrage’¹, vous parviendrez sûrement à vous ‘élever’ et à ‘gravir’ la pente grâce au ‘soin’ pris par B. STIEGLER à varier les angles de vue, multiplier les points de passage, tisser la toile de ses ouvrages. Si, néanmoins, vous perdez patience, il vous expliquera que loin de devoir être crainte, cette ‘complexité conceptuelle’ est l’enjeu même d’une ‘lutte’ ‘âpre’ ‘de l’esprit avec lui-même’, laquelle – à moins de rendre gorge sans livrer bataille – doit justement forger de nouvelles armes² conceptuelles. Cela ne peut souffrir ‘la précipitation de la pensée’, la hâte de réponses, la démagogie des simplifications. Il faut s’armer de ‘courage’, car ‘intégrer un concept, c’est apprendre à vivre... c’est-à-dire à la fois penser et œuvrer’³.

Il suffit d’être ‘amateur’, autrement dit : d’aimer, vous rassurera-t-il...

Premiers pas

On pouvait, avec Jean BAUDRILLARD, dire sa grande lassitude devant une énième annonce de la catastrophe : prédiction qu’il jugeait ridicule, et surtout dangereuse¹ puisque elle a déjà eu lieu, au point de rendre indiscernables dévastations écologiques et symboliques. Oui, la ‘valeur esprit’, dont P. VALÉRY voyait la baisse... en 1939 connaît un effondrement vertigineux sous les charges du « capitalisme hyper-industriel »² s’ex-croissant dans une ‘incurie’ générale et multipliant les OPA populistes - débilisantes. Oui, le hiatus entre notre toute-puissance technologique³ et notre impuissance sociale se creuse en abîme au mépris de la leçon valéryenne (« ... l’homme ne sait jamais ce que fait ce qu’il fait... »). Pourrons-nous encore longtemps entretenir – derrière l’écran du contrôle pointilliste des parties – la dénégation de notre incompetence à contrôler le tout ? Pourrons-nous différer sine die la reconnaissance des dégâts immenses – et souvent irréversibles – provoqués par les armes de destruction massive des ‘milieux’ ainsi ‘dis-sociés’ ?

Tel est le constat à partir duquel B. STIEGLER se met en marche. Le ‘populisme industriel’ – dont les médias sont un vecteur principal – exploite ‘sans vergogne’ le filon des ‘cerveaux disponibles’⁴, prolétarise les usagers-consommateurs réduits à leurs besoins, convoite et sollicite leurs pulsions, désespérant toute attente, toute croyance, tout désir, pervertissant le rapport social. Nous devenons sur-informés, mais sans expérience ; exigeants, mais irresponsables ; avides jusqu’à l’addiction, mais frustrés jusqu’à la haine ; branchés mais flottants ; électrons libres, mais captés par les effets de masse mimétique⁵ ; domestiqués par la technique, ciblés par le marketing, gérés par la loi d’airain... auto-référente de l’existant⁶, bref systématiquement marchandisés, c’est-à-dire calculables sans merci – y compris pour ce qui n’a pas de prix.

Si nous avons, tant bien que mal, ôté le carcan des disciplines avec leur dressage des corps (‘bio-pouvoir’), c’est pour revêtir l’hermine des contrôles avec leur formatage des âmes (‘psycho-pouvoir’). Nous avons donc troqué le suave contre le rigide, la communication contre la correction, le gant de velours du management contre la main de fer du commandement et, en somme, la violence contre... la violence, celle-ci visible et sans état d’âme, celle-là blanchie sous le harnais du consensus, d’une transparente opacité. Les symptômes protéiformes de ce passage sont autant de grumeaux d’un syndrome général de ‘dis-sociation’ : ‘dés-individuation’, ‘dés-affection’, ‘dés-affectation’, ‘dé-narcissisation’, ‘dé-symbolisation’, ‘dé-sublimation’, ‘dés-espoir’... sont les déclinaisons fatales d’une dé-faite sociale générant en cascade ‘mécraence’ et ‘discrédit’ de la chose publique, ruine de la confiance en l’avenir, libération d’énergies pulsionnelles d’individus devenus incontrôlables, ou bien production en chaîne de la « casse »⁷ (P. LEGENDRE) du sujet humain, relégation d’êtres « -en-friches » écrasés de solitude, happés par la prolétarianisation de leur condition, assimilés donc à l’inutilité encombrante des déchets industriels.

Le Capitalisme est un système épuisé au moment même où, après avoir laminé - phagocyté ses opposants, il célèbre son triomphe planétaire : les désastres écologiques, l’exténuation des ressources, la déstructuration des rapports sociaux... sont les effets cumulés de cela même qui fait

son carburant. On comprend alors que – faute de pouvoir stopper l'élan qui le constitue (la Chine, aujourd'hui, meilleure élève du Capitalisme Olympique ?) – il rapporte toute concession à la gestion de l'existant (déjà si problématique !) pour durer. Or, sa durabilité est subordonnée à sa croissance expansionniste. Aussi la spirale de l'égoïsme, de l'incurie, de l'inculture, de l'exacerbation mimétique pourrait-elle nous faire sombrer dans le trou noir d'une guerre totale, c'est-à-dire dans la barbarie.

Telle est la thèse, effrayante, soutenue par B. STIEGLER ; non pour dresser le constat – au demeurant si nécessaire – des raisons de la désespérance, mais pour construire les conditions épistémologiques, éthiques et pratiques d'un sursaut devant impliquer la réversibilité du pharmakon (aussi apparaît-il très proche de la perspective ouverte par E. MORIN). L'impératif qui sous-tend son travail s'éclaire alors : (re-)construire – comme y invitait naguère P. VALÉRY – une écologie de l'esprit, laquelle passe par une lutte de l'esprit contre lui-même, autrement dit contre la bêtise.

On peut craindre ici la facilité si l'on se souvient que chacun – puisqu'il juge à cette aune – s'estime pourvu d'une intelligence suffisante. Crainte tout de suite dissipée : pas à pas, B. STIEGLER compose une architectonique conceptuelle imposante, sorte de constitution¹ pour l'élévation de l'esprit, en déconstruisant patiemment les obstacles et entraves à son développement. Alors, sous sa plume, « ce monde transformé par l'esprit n'offre plus à l'esprit les mêmes perspectives et les mêmes directions que jadis ; il lui impose des problèmes entièrement nouveaux, des énigmes innombrables... »².

Plutôt que d'en résumer les contenus – trop nombreux et trop denses³ – essayons d'en suivre le cours sous forme de propositions conçues non comme tableaux statiques de l'existant, mais comme accès aux possibles, à ce qui, précisément, n'existe pas⁴.

Proposition 1 : Reconnaître et sentir la 'conjonctivité' des problèmes

«... Un problème n'est jamais purement technique : il est aussi juridique, économique, sociologique, psychologique, etc... bref, il est anthropologique... » (Réf : 6 p 72). C'est, bien entendu, la question même de la complexité qui se trouve ainsi posée. Pour B. STIEGLER, elle doit se construire sur le socle d'une 'organologie générale' – distinguant et reliant – les corps / organismes, les organes (artificiels, techniques, objets, outils, instruments, œuvres d'art¹...) et les organisations sociales censées articuler les corps et les artefacts produits par l'homme.

L'histoire conjointe de ces trois dimensions en relation 'transductive'² est d'autant plus cruciale que leur évolution (nécessairement co-évolution) est 'a-parallèle'³ ; elle suppose leur 'adoption' mutuelle, laquelle excède la simple adaptation. Concrètement, l'ajustement des organismes, des organes et des organisations sociales propres à une époque ne va pas de soi. A contrario, le désajustement des systèmes techniques et des systèmes sociaux est un facteur majeur de crise, et donc de déstructuration sociale. Tel est, aujourd'hui, le hiatus qu'il faut affronter : faute d'adoption mutuelle – laquelle, on le verra, demande 'soin' et 'attention' – toute-puissance techno-scientifique et dévitalisation / destruction symbolique⁴ s'entre-tiennent ... diaboliquement « ... si nous ne faisons pas une critique écologique des technologies et des industries de l'esprit, assure B. STIEGLER, si nous ne montrons pas que l'exploitation illimitée des esprits comme marchés conduit à une ruine comparable à celle que l'Union Soviétique et les grands pays capitalistes ont pu engendrer en exploitant des territoires ou des ressources naturelles sans aucun soin pour préserver leur habitabilité à venir – l'avenir –, alors nous allons inéluctablement vers une explosion sociale mondiale, c'est-à-dire vers une guerre absolue⁵... ».

Or, aujourd'hui, une guerre fait rage pour la « définition et le contrôle des dispositifs rétentionnels dont les œuvres, sous toutes leurs formes, sont les supports... ». Autrement dit, l'enjeu porte maintenant sur l'« industrialisation systématique » ... de l'esprit lui-même, via une calculabilité générale étendue à... l'incalculable. Les 'œuvres de l'esprit' n'accèdent à l'existence que sous le seul critère de leur marchandisation.

**Proposition 2 : L'appareil psychique est 'reconfiguré'
par les appareils techniques / technologiques et sociaux**

Autrement dit : techniques et cerveau forment un système transductif / récursif métastable, sorte de co-production technologique se jouant de l'idée naïve d'application (intelligente, bien sûr !) moulée dans l'ordre binaire. Bref, nous pensons et agissons autant que nous sommes pensés et agis par nos instrumentations, pour le meilleur de notre 'ars inveniendi' et le pire de notre arraisonnement par la technique. Tel est le sens du 'pharmakon' qui oblige à composer toute tendance (remède) avec sa contre-tendance (poison), à les soumettre à la 'critique', à concevoir donc une 'organologie générale' de nos instruments corporels (cognitifs, sensitifs, esthétiques...) artefactuels et sociaux. A défaut, nous continuerons inexorablement de mutiler la complexité des problèmes socio-éco-techniques, de précipiter les réponses / solutions au mépris des cultures, contextes et milieux¹, liens et associations, dans l'incurie et l'absence de soin.

Or, explique B. STIEGLER², le 'défaut' de réponse assurée n'est pas susceptible du seul traitement réducteur, mais précisément... 'ce qu'il faut' considérer pour entreprendre et se donner du 'cœur à l'ouvrage'.

Cette question trouve un écho particulièrement fort aujourd'hui chez les éducateurs et les thérapeutes³ confrontés à des problématiques de plus en plus lourdes, notamment face à des jeunes réfractaires au registre interprétatif de la psychanalyse. Dans « La perversion ordinaire / Vivre ensemble sans autrui »⁴, le psychanalyste J-P. LEBRUN a le courage de reconnaître une négligence clinique dans l'appréhension d'une véritable mutation psychique d'êtres flottants, dés-œuvrés, sans attente ni demande, réglés selon le seul caprice d'un zapping mimétique (dé-boussolés donc), sombrant parfois dans une haine sans recours et sans objet, sorte d'écran total à leur vacuité d'existence. Cette perversion qui fonctionne au déni, non à la culpabilité et au refoulement, s'ordonne à une 'économie' isomorphe à celle des lois sans Loi du marché : jouissance immédiate de l'addiction, toute-puissance, auto-référence, promotion des seuls intérêts particuliers, abolition d'autrui... Inutile, précise J-P. LEBRUN, de leur opposer les références canoniques de la névrose ordinaire centrées sur le conflit psychique, elles relèvent d'une langue étrangère pour des êtres dont la constitution psychique est en berne, dont le narcissisme est exsangue et dont – pour certains⁵ – le « sentiment d'exister »⁶ naîtra du passage à l'acte destructeur auquel on cherchera vainement des motivations !

En sous-estimant gravement l'impact de l'organisation sociale sur la structuration psychique des sujets, on s'interdit de comprendre les effets cumulés d'une telle mutation, face à laquelle les appels à l'autonomie, à la responsabilité, au respect d'autrui sont autant d'invocations rituelles devenues insignifiantes ; elles ne produisent donc aucun effet.

**Proposition 3 : Il n'y a pas d'autonomie psychique sans l'appui et la médiation
d'une 'individuation' de référence, à la fois psychique et collective**⁷

« ... je ne suis je que dans la mesure où j'appartiens à un nous... »⁸

Si l'on veut échapper au double danger d'une autonomisation d'un 'je' tout-puissant-indifférent à autrui et d'une... sujétion à un 'nous' intégriste⁹, il faut penser la récursivité du lien qui les lie / délie au sein d'un processus nécessairement transductif (je et nous étant constitués dans et par leur relation, leur co-appartenance à une histoire commune). Le 'je', comme individu psychique, est enfant 'adopté' d'un 'nous' pré-constitué et transmis¹ qu'il va, en retour, 'adopter' tout en s'en distinguant. Aussi, l'individuation du 'je' s'adosse-t-elle à un 'individu collectif' de référence à la fois rampe de départ et horizon d'attentes ; milieu d'appartenance et étayage narcissique, c'est-à-dire aussi bien point d'ancrage que point d'étape au sein d'un processus de maturation par nature

inachevé. Le travail comme « grand intégrateur » (Y. BAREL), l'école comme vecteur essentiel de l'ascension sociale ont tenu lieu, jusqu'à hier, d'individuation de référence autour de laquelle s'agençaient et s'articulaient des finalités et donc des espoirs), des objectifs (apprentissage, parcours, étapes...) et des moyens (détours nécessaires). Le vide laissé par leur dépérissement fait aujourd'hui la part belle – en l'absence d'une nouvelle individuation de référence – au pouvoir de la 'télécratie'².

Ses effets ravageurs consistent à imposer le modèle... d'une absence de modèle, à entretenir, tel le bouffon du Roi, le divertissement permanent des consciences, à 'court-circuiter' les transmissions générationnelles, les savoirs, savoir-faire et savoir-vivre issus des pratiques sociales, c'est-à-dire à 'prolétarianiser' un individu - consommateur voyant mimétiquement en chaque autre la référence (c'est la convivialité affichée) et l'ennemi (tous les reality-shows sont organisés sur le mode du sacrifice et de l'élimination). Quelle erreur, souligne B. STIEGLER, d'inscrire sous le terme d'individualisme les manifestations... spectaculaires de la grégarité ! Au final, la perte d'individuation a pour effet de 'liquider' le narcissisme primordial, support de la construction identitaire ; elle produit insécurité, dépression, violence... Jusqu'à l'ultime décrochage d'individus dis-sociés capables de passer à l'acte pour exister.

La double postulation – individuelle et collective – du processus d'individuation revêt une importance majeure : elle implique en effet, comme on le verra bientôt, de donner le plus grand soin aux milieux 'associés' ; a contrario, elle met en évidence les ravages causés par le 'populisme industriel' dans ses basses œuvres de captation des « temps de cerveau disponibles », de synchronisation des consciences par les programmes, et, corrélativement, d'arasement systématique des singularités ou diachronies. Autant d'armes de destruction massive du processus d'individuation par effacement inexorable de la couche d'ozone symbolique protectrice.

**Proposition 4 : Etre et « avoir à être ». Subsister, exister, consister :
la raison comme motif et l'être comme devenir**

A force de ratio-naliser la raison, nous avons oublié qu'elle se donne comme motif, motivation et mouvement marquant l'écart ou le défaut constitutif de l'ex-sistence. Mais c'est précisément le 'défaut... qu'il faut' assumer dans la mesure où il est condition d'accès au désir – par essence interminable, in-fini – et non seule expression d'un besoin susceptible d'être comblé. L'efficacité... diabolique du 'populisme industriel' est de rabattre sur le besoin toute expression du désir, de troquer toute sublimation contre la pulsion, d'entretenir le leurre d'une jouissance sans reste compulsivement recherchée par des consommateurs addicts rivos à leur prise quotidienne³. Cette opération de « contrôle social » permanent réussit – insensiblement – (c'est-à-dire par consentement, sinon adhésion, et par l'effet anesthésique d'une insensibilisation 'esthétique') à indifférencier la réalité et l'existant, rendant ipso facto toute alternative inconcevable¹. Formidable entreprise de 'particularisation des singularités', explique B. STIEGLER, dont il importe absolument de comprendre le mécanisme opérant : il est celui d'une calculabilité systématique de l'existant, d'une résorption irrésistible de la qualité dans la quantité, d'une objectivité construite au mépris des objecteurs², bref d'une expertise généralisée... comptant irrépressiblement sur le traitement technique des problèmes humains.

Cette objectivation traite les singularités en parties d'un tout ; elle discrédite d'emblée la 'participation' (esthétique et cognitive) des intéressé(e)s non sans en appeler démagogiquement à leur contribution et, mieux encore, non sans protester de son intérêt – insigne – porté au cas particulier³... fondu dans la généralité d'un nombre, d'une cible, et maintenant d'un « concept ». Cette « ratio » qui n'a plus toute sa tête – ayant sacrifié la 'raison' comme motif et finalité – transforme – à rebours de tous les calculs ! – le consommateur tant adulé... en 'prolétaire' réduit à l'ordre implacable de la 'subsistance', ('misère économique'⁴). Elle mine progressivement ('misère symbolique') toute capacité d'individuation psychique et collective' puisant du sens dans une

‘adoption’ mutuelle, dans des raisons d’exister. Plus, elle interdit l’accès à... ce qui n’existe pas et pour autant ‘consiste’ (‘misère spirituelle’).

La reprise par B. STIEGLER de la notion de ‘consistance’⁵ – dont il fait le pivot de sa recherche – est à mon sens un formidable apport pour la pensée complexe. Elle permet en effet de résister au rouleau compresseur écrasant la réalité (l’existant) sous l’ordre établi (s’auto-déclarant alors ‘réaliste’), interdisant donc toute conception des possibles (c’est-à-dire toute pensée !) et, a fortiori, des impossibles⁶. Mieux encore, elle permet d’inventer, d’œuvrer à la présence d’horizons d’attentes et d’espoirs, de raisons de vivre. « ... la consistance d’un fait, précise-t-il, est ce que le processus d’individuation où il advient permet d’y projeter »⁷. « ... l’individuation, par nature inachevée n’existe pas comme identité (état) mais consiste comme processus... »⁸.

Qu’est-ce à dire ? Ceci de fondamental : « ... ce qui n’existe pas consiste pour autant qu’on y ouvre... »⁹, autrement dit qu’on y œuvre, qu’on y travaille, qu’on s’en donne le « souci » (P. VALÉRY), qu’on y ‘participe’ en somme. Écoutons B. STIEGLER : « ... Pour que **les** Français existent en tant que français [...] c’est-à-dire : pour que **les** Français existent par **le** français, il faut qu’ils aient le sentiment de la consistance **du** français – du français, c’est-à-dire d’une pure francité qui, **heureusement**, n’existe pas [...] – Que la pure francité n’existe pas signifie tout simplement qu’il **reste** quelque chose à dire pour que **la** langue **devienne** ce qu’elle est et advienne – à l’aventure de la prise de parole ou de l’écriture du texte, poème, partition, traité – : l’inexistence du français signifie l’inachèvement de ce processus d’individuation psychique et collective qui est toute langue... »¹⁰.

C’est bien dans ce défaut de l’inachèvement que réside la singularité de la parole¹.

A moins de se rendre à un réalisme d’autant plus redoutable que de plus en plus de personnes se trouvent effectivement réduites à la seule subsistance, il importe donc que l’existence – en raison même de son écart à elle-même – puisse se projeter sur un plan de consistance lui donnant lieu d’être en devenir, lui laissant... à désirer, à sentir, à s’exclamer, à espérer, à sublimer, à s’élever. Comptabilisera-t-on aussi désirs et sentiments, joies et peines, rêves et histoires, liens et attachements, réciprocités du donner et recevoir et rendre ? Calculera-t-on les ratios des bonheurs et malheurs recyclés dans la grande lessiveuse - essoreuse du « Meilleur des Mondes » ? Les industries du loisir (bien loin aujourd’hui de ce que l’on pouvait jadis penser et faire... à loisir) parviendront-elles à oblitérer² l’expression de l’unique, de l’incomparable, autrement dit : du singulier et de l’inconditionnel ? Ou bien notre sursaut nous permettra-t-il de faire valoir la consistance de la justice - qui - n’existe - pas³, comme de l’amour, comme de la vérité, justifiant qu’on les désire, qu’on y œuvre, qu’on les entoure du plus grand soin, et ce, au-delà de nos intérêts, jusqu’au dépassement ?

La poursuite de notre individuation psychique et collective – son devenir donc – est à ce prix hors calcul⁴, incessante et nécessaire obligation s’opposant à ce qui est « par le souci de ce qui n’est pas » (P. VALÉRY). A. BADIOU ajouterait que cela requiert discernement (pour ne pas s’aliéner à des simulacres), courage (pour ne pas céder sur une vérité au nom de ses intérêts) et réserve (pour ne pas totaliser l’expérience) : rien moins qu’une fidélité à ce que, de nous-même, on ne sait pas, et qu’une fidélité à cette fidélité (persévérance) dont le nom est : processus, ou « passage à l’acte de l’esprit » par lequel, précisément, une consistance peut naître et se développer. « ... vivre ne suffit pas, note P. LEGENDRE, il faut à l’homme la nostalgie, la musique et les danses, pour être - là, “en dehors de toutes les choses” et dompter le vertige d’exister... »⁵. On ne peut désirer et aimer à moitié, ajoute B. STIEGLER, on ne le peut qu’« infiniment », « incalculablement »⁶.

Proposition 5 : Cultiver la singularité, ou la complexité de l’incalculable

On pourrait, avec saint AUGUSTIN, poser que toute consistance s’élabore aux confins des trois temps du présent : présent du passé, présent du présent et présent du futur, en fonction des ‘rétentions’ (mémoires, modèles, artefacts...) et des ‘protentions’ (attentes, espoirs, désirs...)

ponctuant le double mouvement – inverse et solidaire – du ‘revenir’ et du ‘devenir’ à partir duquel un ‘à-venir’ peut se concevoir. La vie de l’esprit implique donc à la fois une esthétique, une noologie, une politique, une éthique dont les articulations (‘organo-logiques’) peuvent faire consister des objets du savoir ainsi rendu à sa saveur / sapidité / sagesse. Il y va d’une recherche de convergences, d’un travail de ‘composition’ des plans dont G. DELEUZE avait souligné la radicale hétérogénéité. Aussi importe-t-il de saisir la gravité de l’enjeu : notre soumission aux dualismes de l’ordre binaire⁷, notre projection du salut dans la monodimensionalité nous rendent – comme E. MORIN l’a maintes fois souligné – insensibles et insensés, disposés à prendre les vessies du « mondial » pour les lanternes de l’« universel » pesé à l’aune de notre particularité... bien comprise¹ !

On comprend alors qu’une ‘écologie de l’esprit’ – qui implique une ‘pharmacologie’ des poisons / remèdes techniques, mentaux, culturels – doit engager une véritable révolution axiomatique. Or, l’axiome est, par définition, l’énoncé de l’incalculable : il faut donc postuler sa ‘raison’ dans les motifs qui l’émeuvent et le meuvent comme dans le vouloir qui l’anime. Il est situé à la croisée du savoir et de l’insu, aux points de rencontre des indécidables, là où il nous faut déclarer² / affirmer ce dont on n’est pas sûr et en tirer les conséquences, c’est-à-dire témoigner d’une fidélité à ce qui (nous) arrive et (nous) excède, sans autre recours que nous-même³.

Tel est le « génie »⁴ du tiers, c’est-à-dire d’une consistance. L’exhortation de J. LACAN à « élever l’impuissance à l’impossible⁵ » prend alors tout son sens : il s’agit de projeter un horizon d’avenir commun⁶ qui verra « s’irriter les facultés d’imagination » (P. VALÉRY) et – peut-être – des possibles apparaître auxquels on ne s’attendait pas. Nul doute qu’il faille y mettre du ‘cœur à l’ouvrage’ et faire preuve d’un certain courage ; il commence avec la capacité à ne pas... se décourager, à s’inscrire dans une temporalité hétérogène à celle de l’Etat et des institutions (A. BADIOU). ‘... cette lutte, qui est âpre, avertit B. STIEGLER ne peut pas demeurer à la surface des choses, faute de quoi elle perdrait inévitablement son combat... une telle lutte ne peut être que l’expression et le théâtre d’une complexité conceptuelle qu’il ne faut pas craindre, car elle est la nature même de cette lutte en tant que lutte de l’esprit avec lui-même...’⁷. On sait maintenant mieux détecter les agents actifs des poisons dilués dans les breuvages doucereux des simplifications « massacrant » (E. MORIN).

Alors l’accès à une consistance, en tant qu’elle est liée intimement au processus d’individuation psychique et collective et par conséquent qu’elle fait passer la défense de l’intérêt public avant celle des particularismes, pourra peut-être prétendre à l’universalité

**Proposition 6 : Penser et œuvrer : une écologie des pratique fondée sur la ‘participation’
(esthétique / sensible ; noétique / cognitive ; expérientielle / transformatrice)**

Rappelons l’argument d’une ‘organologie’ générale : une pensée de la pratique est indissociablement pratique de la pensée tissée-produite dans et par les couplages des organes des sens, des techniques et des organisations sociales – sous les conditions d’une ‘participation’ à la consistance de ce qui n’existe pas. Nous sommes loin de la défense des intérêts particuliers – bien compris – sourds et aveugles, voire hostiles à la question du vivre ensemble. Nous sommes loin, également, d’une participation-à-la-française, sorte de fleuron démagogique et véritable imposture démocratique¹, d’autant plus redoutable qu’elle est parée des meilleures intentions² communicantes et consensuelles.

Participer effectivement, c’est sentir avec, c’est co-construire, c’est co-évoluer, c’est ‘cultiver’ l’art des conséquences pour élever « la puissance à l’acte ». Ce processus en boucle ‘sensori-motrice’ n’est concevable, on le sait, qu’à partir d’une ‘individuation de référence’, une ‘philia’ aujourd’hui court-circuitée par le ‘populisme industriel’. « ... La misère symbolique, écrit B. STIEGLER, comme perte de participation esthétique, engendre à son tour une misère psychologique et libidinale³ ». Réduit au besoin et à la pulsion consommatrice, le sujet du désir est abêti et avili : il perd son savoir-

faire⁴ et son savoir-vivre⁵ pour se livrer corps et âme au ‘service des biens’ quand il a la chance d’en disposer, ou pour se consacrer à sa seule survie, comme c’est le cas pour une part croissante de la population. Il est terrifiant que face à un jeune criminel, un Procureur dise avoir eu le sentiment que – faute de compétences sociales – son interlocuteur était « au degré zéro de la pensée ». Il est terrifiant que les époux CARTIER – revenus récemment devant la justice – n’aient plus que... la mort à offrir à leurs enfants – après avoir épuisé via des crédits cumulés – tout le répertoire des appareils domestiques achetables.

C’est dire que les ‘pratiques’ sont d’un autre ordre que les ‘usages’. Ceux-ci sont marqués par la répétition mécanique, l’immédiateté, l’usure et la jetabilité ; celles-là obligent aux détours, à la retenue, à la patience, à l’entraînement, à la culture⁶, toutes conditions aujourd’hui jugées obsolètes, superfétatoires, contre-productives. Les définir par l’usage (use-t-on du piano ? D’un art ou du sport ?) reviendrait à les dévitaliser. Notre rapport à la langue en est l’exemple le plus frappant : la pratiquer est d’un autre ordre que d’en user, et il en va ainsi de tous les arts de penser, de faire, de vivre.

Cette différence fondamentale est tout entière portée par l’antique distinction entre l’*otium*⁷ – ce temps « libre » du loisir, c’est-à-dire libéré des contraintes de la subsistance, consacré au culte, à la culture, à l’esprit – et le *neg-otium* soumis à la production, à l’intérêt, au commerce, à l’efficacité, à la rentabilité, qui envahit progressivement toutes les sphères de l’existence⁸ et interdit toute formation de consistance.

L’enjeu politique et culturel de la stérilisation de l’*otium*... au profit du *neg-otium*⁹ est majeur. Il ne s’agit pas évidemment de vouloir destituer les (douces ?) lois du commerce dans l’ordre qui les constitue, il s’agit de s’opposer résolument à la marchandisation du temps de l’*otium*¹⁰, c’est-à-dire à la calculabilité de l’incalculable – qui érode et sape les circuits du don, ruine les espaces symboliques du lien social – au risque de la déflagration générale.

« ... La performance est [ainsi] la mise en œuvre de la calculabilité des qualités en contexte de concurrence », note B. STIEGLER, qui ajoute : « Comment imaginer une constitution européenne fondée sur la concurrence, c’est-à-dire l’opposition ? ». Seule la ‘vergogne’ peut fonder un tel processus – autour d’activités symboliques soigneusement cultivées, portées par le désir et sa motivation – car « ... un monde sans amour, sans désir du monde, est impossible : il est immonde »

Proposition 7 : Prendre soin – par le souci de ce qui n’existe pas – ou le réalisme du possible

Ce ‘prendre soin’ intransitif, résolument décalé par rapport au seul ‘traitement’ des problèmes, constitue le fil rouge du dernier ouvrage de B. STIEGLER² : la condition première et indépassable d’une socialité est dans un soin réciproque³ porté par le cycle du don, qui excède toute loi écrite. L’obligation au respect mutuel⁴ qu’implique le vivre ensemble – indissociable de la question de la responsabilité⁵ – trouve nécessairement sa traduction dans le rapport aux jeunes et aux nouvelles générations. Entre filiation et destination, mémoire et espoir, propriété et appropriation, les circuits longs de la transmission – assurément incalculables – entretiennent le cycle du donner - recevoir - rendre. A travers ce que nous avons reçu, nous pouvons nous approprier ce qui... ne nous appartient pas, nous inscrire dans une généalogie, entrer dans un processus d’adoption mutuelle. Aussi les générations antérieures ont-elles une mission vitale : élever les mineurs à leur majorité, les aider à franchir le gué du monde.

Or, aujourd’hui, ce montage immémorial est en train de se déstructurer sous nos yeux sous l’emprise écrasante du ‘populisme industriel’ et de la marchandisation des esprits. La télévision est bien sûr le média le plus envahissant et le plus... spectaculaire de ce ‘psycho-pouvoir’ tentaculaire : ce troisième parent, outre sa séduction des ‘temps de cerveau disponibles’⁶, n’a de cesse de moquer, déconsidérer, disqualifier, bref faire le procès en incompetence des parents et des éducateurs à qui – en même temps – on demande sans vergogne de poser des repères auprès d’enfants-souffrant-de-

troubles-graves-de-l'attention⁷ ! On leur enjoindra donc de traiter sans délai l'instabilité de ces zappeurs hyper-sollicités pendant que – sur les mêmes tréteaux médiatiques – un antépénultième « débat-sans-concession » disputera de la voie moyenne entre laxisme et répression, faisant décidément... écran à une pourtant forte leçon enfantine : « ... c'est celui qui le dit qui y est ! ».

Ainsi assistons-nous – quelque peu hébétés – à « ... la fabrication de la déchéance existentielle des milieux familiaux – et de la ruine du circuit symbolique primordial qu'est la famille, où se constitue l'autorité comme imago parentale, cette destruction du circuit familial exténuant par avance la possibilité narcissique primordiale de l'enfant – , c'est cette déchéance qui induit l'échec scolaire et non l'inverse⁸. Les appels et invocations rituelles à la parentalité, à l'autorité, à la responsabilité n'y feront rien aussi longtemps qu'une écologie de l'esprit – et donc une économie du désir – sera empêchée par une politique pulsionnelle flattant exclusivement le mimétisme et la grégarité, à la fois dominante et toute entière dominée par la violence sacrificielle ; aussi longtemps qu'on repoussera une équation simple, ancestrale, universelle : pour sentir, pour faire, pour connaître... il faut (re)-devenir amateur, c'est-à-dire aimer, c'est-à-dire porter attention, c'est-à-dire prendre soin, et non être réduit à l'état d'addiction consommatrice

Proposition 8 : Composer le social par as-sociations

Si, comme y invite E. MORIN, il faut penser une « politique de civilisation », si « là où croît le péril croît aussi ce qui sauve », il importe – pour inventer d'autres conditions d'une philia¹ et pas seulement s'opposer ou résister à l'état de fait² – de prendre la mesure du 'désajustement' entre systèmes techniques et systèmes sociaux qui lamine les processus d'individuation psychique et collective en expropriant savoirs, savoir-faire et savoir-vivre, en annihilant les pratiques sous les usages, en imposant – via le marketing – un véritable 'conditionnement esthétique'³.

On pourrait se dire que cette question n'est pas nouvelle puisqu'elle représente – depuis l'aube des temps humains – la condition du développement : le lien social, disait Y. BAREL, s'ordonne toujours à un Grand Intégrateur dont le 'travail' est / fut (?) la dernière manifestation. A une différence près, d'une ampleur sans égale dans l'histoire humaine, et qui tient à l'accélération vertigineuse des moyens disponibles. « ... Avec la révolution industrielle cependant, explique B. STIEGLER, la révolution technologique devient permanente, ce qui engendre une révolution sociale permanente : les sociétés ne cessent de s'y transformer. C'est ce que l'on appelle la modernité... »⁴. Autrement dit : 'tout va si vite', comme chacun le déplore volontiers, que tout processus d'adoption' est... tué dans l'œuf. Aussi le défaut d'intégration des ordres⁵ – organique, technique, social, laquelle intégration contient toujours une potentialité de trans-formation si elle est pensée comme telle et appréhendée avec soin – peut-il nous conduire à la catastrophe à moins que – comme le clamait naguère J. BAUDRILLARD – nous y soyons déjà !

Dans son commentaire des 'paradoxes de RUSSELL', J-P. LEBRUN note que celui-ci « ... énonçait un principe de limitation interne à l'organisation du système symbolique. Il faisait apparaître qu'il fallait choisir entre un système **consistant et incomplet** et un système **complet et inconsistant**⁶. « ... C'est ainsi, ajoute-t-il, que nous pouvons lire la mutation que nous expérimentons : le passage d'une société hiérarchique – donc consistante mais incomplète, puisqu'elle tire sa consistance de son incomplétude – à une organisation sociale qui, au contraire, prétend à la complétude, mais au prix de l'inconsistance... ». Propos essentiel à un changement d'équation : il nous faut choisir entre 'consistance / incomplétude' et 'complétude / inconsistance', entre 'complexité' et 'complication', entre maîtrise et incertitude, entre passion des problèmes (à résoudre : « il y a des solutions à ça », « ce n'est pas la bonne solution », clament en chœur nos édiles) et inquiétude des questions¹ (à soutenir...).

Le défaut de complétude est bien, dans cette perspective, le 'défaut qu'il faut', la perplexité inscrite dans la complexité, l'exception qui... ne confirme pas la règle. C'est en s'ex-ceptant de la classe des Crétois qu'Épiménide le Crétois peut les déclarer tous menteurs. Il s'agit bien d'une

‘fiction’ nécessaire et... « la fiction est ici toute œuvre, tout ce qui œuvre en tant que c’est un artefact – au sein d’une organologie générale qui est aussi une généalogie du sensible... »². Loin d’opposer la réalité à la fiction, B. STIEGLER pose donc la vérité comme « consistance de la fiction, et toute consistance comme ne se présentant que par défaut, c’est-à-dire que comme une fiction – puisque le consistant est précisément ce qui n’existe pas... »³.

Proposition 9 : Recommencer, finalement...

S’il est important de ne pas réduire le ‘mondial’ à l’‘universel’, c’est précisément parce que le ‘désajustement’ est... ‘diabolique’ entre le traitement des marchandises et celui des humains. L’état d’une concurrence sans merci comprime et déforme doublement notre rapport à l’existant, du côté du besoin auquel il est soumis, du côté des voies d’accès aux consistances minées par la promotion exclusive du ‘pulsionnel’. A la manière d’une armée en retraite détruisant méthodiquement ses arrières, la perversion⁴ industrielle est en passe de réussir la plus gigantesque OPA qu’on puisse imaginer : la marchandisation du symbolique transformé en objet manufacturé, calculable et vendable comme n’importe quel autre, détourné, donc, de sa fonction anthropologique fondamentale et fondatrice d’une économie du don. C’est-à-dire détruit sous le feu nourri d’une guerre de tous contre tous permanente – provoquant ‘mal-être’ général, avilissement, insignifiance, libérations pulsionnelles multiples, ou réactions sporadiques, mais meurtrières d’individus en complète perte – . Terrible prix d’un effacement symbolique⁵ : il gangrène toute ‘sublimation’, tout rapport au ‘sublime’⁶ sur lequel s’est bâtie l’œuvre de civilisation. La culture de ce rapport appelle, on le sait, le plus grand soin, pour trouver une « juste mesure des incommensurables » (J. DERRIDA). Ce ‘souci’ essentiel peut se décliner à... l’infinif : sentir (esthétique), désirer, comprendre, composer, participer, inventer, donner - recevoir et rendre, ne pas céder sur l’insu qui nous traverse, attendre et porter attention, ralentir, se préparer à l’imprévu, faire des détours, ne pas humilier, cultiver - pratiquer, travailler à un « espace public de la connaissance constituant une raison », procéder, faire exister le ‘tiers’ excédant les dualismes, s’inscrire dans une autre temporalité que celle de la seule défense de l’existant, être fidèle à sa fidélité, apprendre, œuvrer / ouvrir, devenir, ne pas – trop vite – se décourager, aimer, re-commencer...

Ces qualités resteront hors d’atteinte si nous ne veillons pas – scrupuleusement – au risque pharmacologique du retournement des tendances⁷. Aussi B. STIEGLER apparaît-il aujourd’hui comme un extraordinaire veilleur de la ‘complexité’, à la fois dans sa ‘contemplation’⁸ panoramique de la longue durée, son travail ‘encyclopédique’ et sa production active des moyens conceptuels de résister à la ‘conjuraison des imbéciles’ (laquelle implique de... conjurer notre propre bêtise ! ajoutez-il). Plus encore, il réinvente les conditions ‘organologiques’ d’une véritable ‘écologie de l’esprit’.

Il nous donne enfin à voir la lumière crue de l’alternative devant laquelle nous sommes : ou bien maîtriser l’incalculable, et donc s’adonner au sacrifice, ou bien le poser comme le ‘défaut qu’il faut’ assumer : il nous oblige en effet à la critique, c’est-à-dire à la réflexivité, c’est-à-dire à l’intelligence, c’est-à-dire à la responsabilité...

II RE-PENSER LES PRATIQUES SOCIALES AVEC B. STIEGLER.

Premiers éléments

➤ Précision

Cet écrit se donne comme suite à « *Pour une pharmacologie de l’esprit* » *A propos de l’œuvre de Bernard STIEGLER*. La lecture conjointe des deux textes est donc recommandée.

« ... Aujourd’hui, note le psychanalyste J-P. LEBRUN, le travailleur social doit agir dans le noir. On lui demande de participer à l’accompagnement des exclus, mais sans qu’il ne puisse plus

s'adosser au lieu de l'incomplétude, à la place d'exception, ce qui lui est pourtant nécessaire pour que se produisent ces rencontres au singulier qui peuvent donner valeur à ce qu'ils font et permettre d'opérer efficacement... »¹.

« ... Il n'est pas impossible, ajoute-t-il, que notre évolution sociale nous amène tout simplement à nous débarrasser des contradictions insolubles véhiculées par la grande confusion actuelle sur l'ensemble de ceux qu'on appelle travailleurs sociaux... »².

Nous pouvons, avec B. STIEGLER, reconnaître la teneur de cette 'grande confusion' qui, aujourd'hui, décrédibilise, 'discrédite' et délégitime gravement les pratiques sociales : l'articulation de la consistance à une incomplétude irréductible³ cède le pas devant le leurre de la maîtrise et de la complétude ; plébiscitées par les fantasmes de toute-puissance eux-mêmes chauffés à blanc par les prouesses techniques, leurs impostures... prometteuses répandent déliaisons et insignifiances. Nos irrépressibles dénégations nous font croire être assis sur un volcan éteint alors même que ses secousses nous ébranlent durement et nous alertent dans l'urgence sur le risque d'éruption d'une 'guerre totale'.

Le recouvrement massif des questions à ouvrir (lesquelles obligent à la 'critique', à la réflexivité, à la patience des contradictions...) par les problèmes à traiter - résoudre, des conjonctivités par l'analyse⁴, des médiations par l'expertise⁵, des co-constructions / co-évolutions par la commande et le contrôle... tend à empêcher toute action sociale⁶, voire à tuer dans l'œuf toute création.

C'est la condition d'"indécidabilité" du travail social (sa propriété 'pharmacologique', dirait B. STIEGLER) qui se trouve ainsi pervertie. Or, cette condition est son défaut - qu'il lui faut précisément assumer - puisqu'elle contient les im-possibles - et donc les possibles - auxquels ses dilemmes peuvent 'ouvrir'.

Autrement dit : la destruction systématique des consistances via la particularisation des singularités tend à invalider sinon à liquider les finalités mêmes du travail social, très précisément en ce que **celles-ci consistent à œuvrer à l'émergence de ce qui n'existe pas** (accompagnement social, promotion, développement...) **et à prévenir le passage à l'acte de ce qui pourrait venir à l'existence sur le mode... empoisonné**. Mission et tâche essentielles, mais nécessairement incomplètes, in-finies, in-comparables.

A l'aune de ces critères, la multiplication des procédures, protocoles, calculs en efficacité, audits... censés arraisonner le réel ont quelque chose de... sur-réaliste et de quasi-addictif : comme si le contrôle pointilliste de chaque partie dûment calculabilisée, 'grammatisée' pouvait valoir pour le contrôle du tout, qui échappe... totalement.

Tout le monde est dupe et... personne n'est dupe de l'enrobage sous une technicité communicative, pseudo-démocratique et du simulacre d'une expertise de la performance, d'une efficacité objectivable par ses mensurations statistiques¹, bref de la fiction d'une 'solution'² des problèmes humains à partir de leur seul traitement technique, à rebours de l'expérience commune.

Car au sein d'un 'processus de vérité' - d'où procèdent la « composition d'un sujet » (A. BADIOU) ou un 'esprit' 'transindividuel' passant à l'acte - les passages du psychique (je) au collectif (nous) via leur 'adoption' mutuelle (B. STIEGLER), 'simulacre', 'trahison' (au nom de l'intérêt particulier), désastre (absolutisation d'un Bien) sont les pendants 'dé-composés' du discernement, du courage et de la réserve. S'il fallait, depuis l'instauration du RMI³, inventorier toutes les modalités techniques de son application - chacune, prise indépendamment, étant justifiée par son coefficient correcteur... de la précédente - , on serait assurément pris de vertige. Mais il serait encore plus troublant de... reprendre connaissance : il faudrait alors réaliser que la fiction de l'insertion⁴ - tantôt par l'économique, tantôt par le social - n'est soutenable qu'à la condition d'abolir les impossibles qui la traversent (terribles inégalités, trajectoires de vie dévastées, cumul des traumatismes et des handicaps, éloignement par rapport à l'emploi, sélectivité brutale et rareté du 'marché de travail'...) et qui forment, pourtant, **la matière même** de l'assistance sociale.

D'où le procès en inefficacité récurrent fait au travail social quand celui-ci ne peut répondre que d'une 'effectivité', c'est-à-dire d'une pertinence et d'une utilité procédant de finalités d'un "service public". Quand, précisément, sa 'réussite' consiste à œuvrer à ce qui n'existe pas en aidant les destinataires à s'extraire des contraintes de la 'subsistance' pour se projeter sur le 'plan des consistances', celui où peuvent naître et se développer le désir, la motivation, l'espoir... Qui dira le travail d'orfèvre qu'implique un processus d'accompagnement éducatif et social ? Qui comptabilisera le soin et l'attention requis par une posture de prévention visant justement à éviter que l'existant ploie sous les forces de décomposition et sombre dans le trou noir des violences ? Qui soutiendra honnêtement que les 'problèmes' confiés aux travailleurs sociaux, après le forfait des grandes institutions de la Justice, de l'Éducation et du Soins, sont susceptibles de solutions immédiates et définitives ? Et, in fine, qui voudra encore réduire ces 'pratiques' à des tâches et à des usages, dont les "usagers" – si prosaïquement nommés – ont la chance de bénéficier, à la condition d'obtempérer ? Les associer à la définition des problèmes qui les concernent et – ipso facto – à la recherche d'alternatives implique rigueur, engagement et réflexivité permanente, c'est-à-dire ouverture à une complexité irréductible à tout calcul "rentable" : celui-ci voudra abstraire le cas générique / général, multipliant protocoles et mécanismes de contrôle ; celle-là voudra être attentive aux cas particuliers, ne connaîtra que des situations appelant jurisprudences que des praticiens s'efforceront, avec l'humilité nécessaire, d'"élever" à des expressions... singulières. Sont-ils les derniers militants d'une 'dépense improductive' – nécessairement improductive – condamnés à recycler les populations contaminées par les déchets radioactifs du sacrifice industriel ?

NOTES

Page 2

1. **Les mots et expressions apparaissant entre guillemets simples sont empruntés à B. STIEGLER.**
2. Lutte, combat, arsenal, armes... autant de termes... lourds qui doivent, à mon sens, être – radicalement – critiqués en raison de leur constitution binaire et de leur portée. B. STIEGLER – qui les utilise – y invite d'ailleurs expressément en faisant valoir la primauté absolue de la 'composition', de l'invention, sur l'opposition et la résistance.
3. Référence : 9 p 13 à 18 (cf. bibliographie). **Les références renvoient aux ouvrages de B. STIEGLER numérotés dans la bibliographie en dernière page.**

Page 3

1. Le catastrophisme pouvant être, paradoxalement, un déni de la catastrophe dissimulé sous un « progressisme honteux » (voir R. RIESEL et J. SEMPRUN : « Catastrophisme, administration du désastre et soumission durable » Ed : Encyclopédie des nuisances 2008).
2. « fondamentalisme industriel », « guerre totale industrielle », dira P. LEGENDRE (« Dominium Mundi / L'Empire du Management » Ed : Mille et une nuits).
3. ou son fantasme... réalisable.
4. Allusion à la déclaration – désormais célèbre – de l'ex-président de TF1 à propos des bienfaits de la publicité.
5. « ego-grégarité » de l'individu moderne (D-R. DUFOUR : « Le divin marché » Ed Denoël).
6. « C'est comme ça parce que c'est comme ça ! ». « C'est comme ça et pas autrement ! ». « C'est comme ça... et puis c'est tout ! ».
7. «... on parle de "problème de société", non de sacrifices ni de sacrifiés : drogue, suicide, violence. Dans le fourre-tout du social, on trouve aussi pêle-mêle la misère économique, le malheur des exilés, la déliquescence des familles, la folie et les formes renouvelées de la dévastation subjective... ». P. LEGENDRE op. cité p 61.

Page 4

1. « constitution » immédiatement en prise sur les enjeux actuels.
cf. : - Réf 11 - 12
Réf 17 - 18 – 19.
2. P. VALÉRY : « Regards sur le monde actuel » Gallimard.
3. Voir ci-après : bibliographie. Consulter également le site d'ARS INDUSTRIALIS, association créée par B. STIEGLER.
4. Propositions ou concepts sont des « projets humains de transformation », disait J. JAFFELIN.

Page 5

1. Mémoires écrites, artificielles et techniques ('hypomnemata') supportant des 'rétentions' agencées et agissant au sein de dispositifs mnémotechniques.
2. Les termes de la relation y étant constitués par... la relation elle-même.
3. G. DELEUZE.
4. « ... Les managers savent-ils qu'ils sont des guerriers et qu'en manipulant les images et la parole ils manient de l'explosif. On ne transpose pas les rêves comme des organes, d'un corps à l'autre... ». P. LEGENDRE op. cité.
5. Réf : 6 p 88-89.

Page 6

1. Le management... « bute sur cette question inavouable, massive, ingérable : peut-on acheter les traditions, l'esprit des peuples et les convertir en objets de marché ? ». P. LEGENDRE op. cité p 57.
2. Avec J. DERRIDA (Réf : 3).
3. Et, a fortiori, chez les juges.
4. Ed. Denoël.
5. De plus en plus nombreux ?
6. Propos de R. DURAN après son passage à l'acte.
7. Concept développé par G. SIMONDON : « L'individuation psychique et collective » Aubier 1989.
8. Réf : 6 p 161.
9. Venant comme réaction extrême à la dis-sociation.

Page 7

1. Langue, culture, histoire, héritages, mnémotechniques...
2. Réf : 18.
3. Télévision, téléphonie mobile et Internet occupant une place centrale croissant avec leur 'inter-opérabilité'.

Page 8

1. Interdit de penser dûment asséné dans le « il n'y a pas d'autre politique possible », ce qui revient, note A. BADIOU, à faire intérioriser... l'inanité de toute politique.
2. Réponse d'un « auditeur » à un Travailleur Social faisant valoir la « complexité » d'un processus d'accompagnement social, et son irréductibilité à la seule évaluation quantitative : pour mesurer leur complexité, notez de 1 à 5 vos tâches effectuées !
3. « Votre argent m'intéresse !... ».
4. « ... ce n'est quand même pas normal que des travailleurs soient réduits – pour travailler – à dormir dans leur voiture ! », psalmodient les pleureuses du social.
5. On pense notamment au « plan de consistance » selon G. DELEUZE et à P. VALÉRY exhortant à « ... chercher ce qui n'existe pas et cependant le trouver ».
6. Activateurs - multiplicateurs - 'irritateurs' d'imagination (P. VALÉRY), transformateurs de l'impuissance (J. LACAN).
7. Réf : 8 p 70.
8. Réf : 20 p 128.
9. Réf : 20 p 99.
10. Réf : 9 p 40.

Page 9

1. à condition, justement, d'assumer le « pas toute » d'une vérité en suspens (J. LACAN).
2. peine inutile : il leur suffit d'absorber, d'unifier, de synchroniser les consciences dans l'effusion et l'équivalence générales.
3. alors que le droit – justement ? – existe.
4. développons « une incalculabilité rationnelle et rigoureuse », disait J. DERRIDA.
5. op. cité p 65.
6. à moins, précisément, d'en 'prostiter' l'expression.
7. il faut, partout, « des correcteurs qui défont les dualismes », avertissait G. DELEUZE.

Page 10

1. A. BADIOU : « ... Et les combinaisons infinies de traits prédicatifs, quelle aubaine ! Les homosexuelles noires, les Serbes handicapés, les catholiques pédophiles, les islamistes modérés, les prêtres mariés, les jeunes cadres

écologistes, les chômeurs soumis, les jeunes déjà vieux... » - « Saint Paul » / Les fondations de l'universalisme PUF 1997 p 11

2. « Ce n'est pas la singularité du sujet qui fait valoir ce qu'il dit, c'est ce qu'il dit qui fonde la singularité du sujet. » (A. BADIOU) op. cité p 56.
3. Moment de la déclaration de ce dont une conviction est capable : les Résistants n'attendent pas un ralliement hypothétique pour 'déclarer' l'innacceptabilité de l'Occupation, et en tirer, à leurs risques et périls, toutes les conséquences.
4. Et sa grande... humilité !
5. Qui – paraît-il – n'est pas français !
6. « Qui sommes-nous ? Combien sommes-nous ? Que voulons-nous faire ensemble ? » précise B. LATOUR « Politiques de la Nature – Comment faire entrer les sciences en démocratie ? » Ed La Découverte.
7. Réf : 9 p 14.

Page 11

1. On ne peut prétendre avoir consulté les gens, écrit B. LATOUR, s'ils n'ont pas participé à la définition du problème pour lequel on les consulte – définition nécessairement négociée entre les parties prenantes – (op. cité).
2. Il n'est donc point besoin d'imaginer une société secrète des cyniques pourtant très à leur aise sur le terreau démagogique et passés maîtres dans l'agitation des leures démocratiques ; bien plus efficace est la « barbarie douce » (J-P. LE GOFF) des hérauts sincères du 'management participatif' et des bonnes communications !
3. Réf : 9 p 51.
4. C'est – rappelons-le – la condition du prolétaire, cet ouvrier qui, privé de son savoir, n'ouvre plus.
5. Les lamentations sur l'accroissement des incivilités ne pèsent rien face à cette dé-qualification massive, facteur de dés-individuation.
6. Dans tous les sens du terme et, notamment, celui de la 'culture physique'.
7. « skholé » grecque.
8. Telle est, selon B. STIEGLER, la fonction du 'populisme industriel'.
9. La 'politique de l'esprit' qu'appelle B. STIEGLER, doit être un... 'otium du peuple'.
10. Le « débat » sur les 35 heures est particulièrement révélateur d'une telle confusion.

Page 12

1. Réf : 11 p 40 et 52.
2. Réf : 20.
3. ANAXIMANDRE en exprima l'extraordinaire acuité : « ... en redevenant, à égalité, sujets ou objets, tous les étants du monde, à nouveau, se donnent les uns aux autres, mutuellement justice et réparation de leur injustice réciproque ».
4. Telle est la revendication portée par les personnes les plus exposées à la violence sociale : qu'on nous respecte d'abord !
5. La re-sponsio... répondant à une sponsio dans une promesse mutuelle (J. DERRIDA) : d'où vient que cette réciprocité ait disparu de la langue française ?
6. « ... le sensationnel est devenu la porcherie des médias de masse » Réf : 9 p 265.
7. Le « attention deficit disorder » fait l'objet aujourd'hui de savantes explications, au demeurant moins "efficaces" que la Ritaline !
8. Réf : 9 p 58.

Page 13

1. C'est-à-dire d'une individuation de référence... trans-individuelle, elle-même condition d'une appartenance à ... un avenir commun.
2. « ... ce qui consiste n'est pas ce qui existe, c'est ce qui donne son sens (direction, mouvement, force motrice) à ce qui existe, sans se réduire à cet existant. L'existant est un fait. Mais l'existant ne consiste que comme ce qui dépasse son fait... » (Réf : 8 p 70).
3. Réf : 9 p 146 et 153.
4. Réf : 9 p 75.
5. Après lequel courant – essoufflés – les comités d'éthique.
6. Op. cité p 144.

Page 14

1. Toute question complexe engendre des réponses contradictoires. Le passage de la 'question' au 'problème' fut la porte grande ouverte aux experts... définitifs (E. HAZAN : LQR).

2. Réf : 9 p 174.
3. ibid.
4. Entendue au sens clinique d'un détournement.
5. A prendre à la lettre et non pour métaphore ; la volonté d'effacement du peuple Juif – à commencer par l'effacement de son Nom – ne resta pas virtuelle : elle s'ordonna à un véritable projet industriel !
6. Le 'sublime' qui est aussi le 'sensationnel' : incomparable, incalculable, improbable, indéterminé (réf : 9 p 208).
7. « ... toute absolutisation d'un Bien organise un Mal » (A. BADIOU).
8. C'est le sens de la 'théorie'.

Page 15

1. Entendues de la manière la plus extensive : Travail Social et Institutions de l'Éducation, de la Justice, de la Santé.

Page 16

1. Op. cité p 178.
2. ibid.
3. Constitutive du lien social, c'est-à-dire condition même du processus d'individuation psychique et collective formant le tissu commun du vivre ensemble.
4. Voir la notion de "grammatisation" développée abondamment par B. STIEGLER.
5. Au sens d'une réponse a priori, monodimensionnelle et sans appel, à des problèmes complexes, et non pour la disqualifier. L'expertise est précieuse et indispensable dans son ordre propre ; sa fonction est donc essentielle, à la condition de ne pas s'imposer comme premier ou dernier mot de toute définition.
6. Tout "travail social" est – en même temps – travail "sur" le social, disait Y. BAREL.
7. Ce qui s'appelle : prévention.

Page 17

1. La statistique est toujours un opérateur privilégié du pouvoir, note B. STIEGLER.
2. Pour en finir avec les problèmes, leur donner, donc, une solution... finale !
3. Dont le RSA (Revenu de Solidarité Active) est aujourd'hui la énième mouture repeinte aux couleurs de l'action efficace et... méritante.
4. Cela vaudrait pareillement pour l'échec scolaire, les incivilités, la faillite de l'autorité parentale, le stress au travail...

ŒUVRES DE BERNARD STIEGLER

1. *La Technique et le Temps, 1. La faute d'Épiméthée*, Galilée, 1994.
2. *La Technique et le Temps, 2. La désorientation*, Galilée, 1996.
3. *Échographies de la télévision*, avec Jacques Derrida, Galilée, 1996.
4. *La Technique et le Temps, 3. Le temps du cinéma et la question du mal-être*, Galilée, 2001.
5. *Passer à l'acte*, Galilée, 2003.
6. *Aimer, s'aimer, nous aimer. Du 11 septembre au 21 avril*, Galilée, 2003.
7. *De la misère symbolique, 1. L'époque hyperindustrielle*, Galilée, 2004.
8. *Mécréance et discrédit, 1. La décadence des démocraties industrielles*, Galilée, 2004.
9. *De la misère symbolique, 2. La catastrophe du sensible*, Galilée, 2005.
10. *Philosopher par accident*, entretien avec Elie During, Galilée, 2004.

11. *Constituer l'Europe, 1. Dans un monde sans vergogne*, Galilée, 2005.
12. *Constituer l'Europe, 2. Le motif européen*, Galilée, 2005.
13. *L'attente de l'inattendu*, Genève, École supérieure des Beaux-Arts, 2005.
14. *Mécréance et discrédit, 2. Les sociétés incontrôlables d'individus désaffectés*, Galilée, 2006.
15. *Mécréance et discrédit, 3. L'esprit perdu du capitalisme*, Galilée, 2006.
16. *Des pieds et des mains : petite conférence sur l'homme et son désir de grandir*, Bayard 2006.
17. *Réenchanter le monde – La valeur esprit contre le populisme industriel* (avec Ars Industrialis), Flammarion, 2006.
18. *La télécratie contre la démocratie – Lettre ouverte aux représentants politiques*, Flammarion, 2006.
19. *De la démocratie participative : fondements et limites*, (avec Marc Crépon), Mille et une nuits, 2007.
20. *Prendre soin, 1. De la jeunesse et des générations*, Flammarion, 2008.
21. *Economie de l'hypermatériel et psycho-pouvoir*, Mille et une nuits 2008.